

Writing the North of the North

Construction of Images, Confrontation of Reality
and Location in the Literary Field

L'Écriture du Nord du Nord

Construction d'images, confrontation au réel
et positionnement dans le champ littéraire

Den Norden des Nordens (be-)schreiben

Bildkonstruktion, Wirklichkeitsbezug
und Positionierung im literarischen Feld

F Frank & Timme
Verlag für wissenschaftliche Literatur

ANNIE BOURGUIGNON

Que peut la littérature pour le Svalbard ?

L'archipel du Svalbard est beaucoup plus fréquenté aujourd'hui qu'il y a 150 ans. La littérature de notre époque en témoigne : les récits de voyage ne parlent plus d'une étape sur la route du pôle, mais de l'histoire de l'industrie minière, de bateaux de croisière et du péril que pourrait représenter l'activité humaine pour un environnement particulièrement sensible.

Toutefois, parallèlement à la description de cette domination souvent néfaste de la technique, on trouve aussi des discours suggérant un espace qui échapperait à la maîtrise humaine, espace qui resterait mystérieux. Il n'est pas rare que les récits de fiction, notamment, tentent d'opposer à l'idée d'une terre intégralement conquise des représentations de territoires autres, non soumis. Ces textes entendent réintégrer dans le récit la notion d'inconnu, attirer l'attention sur ce qu'ont de lacunaire la connaissance et l'expérience humaines. La création littéraire semble alors vouloir défaire ce que nous prenons un peu hâtivement pour la conquête de terres jadis inaccessibles, en redonnant une place à l'humainement immaîtrisable.

L'article s'appuie sur quelques récits de voyage et romans de Kjartan Fløgstad, Christoph Ransmayr, Anne B. Ragde, Per Olof Sundman, Monica Kristensen et Jon Michelet.

What Can Literature do for Svalbard?

The number of people traveling to Svalbard has increased significantly over the last 150 years, a development reflected by contemporary literature: travel accounts no longer mention those northernmost islands as a stop *en route* to the North Pole, but tell us about mining industries, cruise ships and the threat human activities might pose to the fragile environment. On the one hand, we read descriptions of how technology masters nature, with the deterioration of the latter as a frequent consequence. On the other hand, we nevertheless find discourses suggesting a space beyond human control, a realm which cannot be anything but mysterious. Very often texts about Svalbard, especially works of fiction, counter the widespread idea of the earth having been conquered in its entirety and sketch representations of non-subjugated territories. Such narratives strive to revive a notion of the unknown and point out gaps in human

knowledge and experience. Some literary works intend - or so it seems - to "undo" what we usually - but probably too hastily - regard as "the conquest" of territories that once were unreachable and try to make room again for what humans cannot possibly control. This chapter is based on travel accounts and novels by Kjartan Fløgstad, Christoph Ransmayr, Anne B. Ragde, Per Olof Sundman, Monica Kristensen and Jon Michelet.

DANIEL CHARTIER

La notion de « Nord » pour les Inuits

Dans cet article, l'auteur présente quelques cas de renversements des perspectives du concept de « Nord » tel qu'il a été conçu dans les cultures occidentales. Il défend l'idée que l'imaginaire du Nord est un système de signes, construit davantage par les discours que par l'expérience sur le terrain, d'où les décalages observés entre les cultures du Nord et les représentations culturelles du Nord. Il note l'insistance des expressions « au-delà », « monter vers le Nord », etc. qui ont pour effet de renforcer la différence du Nord. Il analyse enfin ce que signifie, pour les Inuits, les notions de « Sud » et de « Nord ». Il démontre comment celles-ci ont été imposées par le colonialisme, en contradiction avec la conception inuite de l'espace. Il présente quelques initiatives de renversements décoloniaux de la part des Inuits, tant par la reprise en main de leur toponymie que par l'invention de nouveaux termes pour remplacer « le Nord » et « l'Arctique ».

The notion of "North" for the Inuit

In this chapter the author presents some cases of reversal in perspectives on the "North" as conceived in Western cultures. He defends the idea that the "imagined North" is a system of signs, constructed more by discourse than by experience: hence the observed discrepancies between cultures of the North and cultural representations of the North. He notes the insistence of the expressions "beyond", "going up north", etc., which have the effect of reinforcing the difference of the North. Finally, he analyses what the Inuit mean by the terms "South" and "North", showing how these were imposed by colonialism, in contradiction to the Inuit conception of space. The article presents some initiatives for achieving decolonializing reversal on the part of the Inuit, such

as the re-appropriation of their toponymy or the invention of new terms to replace "the North" and "the Arctic".

NATHALIE CHRISTEN

Eine Sprache suchen, um Zeiten zu (be-)schreiben: die Ästhetisierung des Nordens in den frühen Romanen Hanne Ørstaviks

Seit ihrem Debutroman *Hakk* (1994) hat der „Norden des Nordens“ Eingang in verschiedene Romane der norwegischen Autorin Hanne Ørstavik (1969 geboren) gefunden. Im Artikel wird die These verfolgt, dass dieser Raum gezielt genutzt wird, um ästhetische Verfahren auszubilden, weiterzuentwickeln und zu hinterfragen. In diesem Kontext sind zwei Beobachtungen bemerkenswert: Erstens werden in diesen Romanen die Möglichkeiten und Einschränkungen von Sprache ausgelotet und zweitens ist jeweils eine intensive Auseinandersetzung mit der Zeitdarstellung und -wahrnehmung zu beobachten. Der „Norden des Nordens“ wird dabei als Experimentierraum betrachtet, in welchem unterschiedliche literarische Verfahren erprobt werden, um die beiden Themenfelder Sprache und Zeit zu umkreisen.

In Search of a Language to (De)scribe Times: the Aestheticization of the North in the Novels of Norwegian Author Hanne Ørstavik

Since her debut novel *Hakk* (1994), the "North of the North" has found its way into various novels by the Norwegian author Hanne Ørstavik (born 1969). This chapter proposes that the setting of the "North of the North" is used to provide, develop and question aesthetic strategies. In this context two points are worth noting. First, the novels all touch on questions about the potential of language. Second, these questions are always closely related to the representation and perception of time. This chapter examines these topics and relates them to the narrative strategies used by the author. Further, it suggests that the "North of the North" can be understood as a laboratory for testing different narrative strategies for the exploration of those questions.

MASSIMO CIARAVOLO

Eyvind Johnson's "unfinished", autobiographical Norrbotten

This article focuses on the autobiographical writings by Johnson connected with the image of Norrbotten, the region where the Swedish writer was born. The texts date from the 1930s to the 1960s and include the quadrigy *Romansen om Olof*, essays, travelogues and the novels *Romantisk berättelse* and *Tidens gång*. Eyvind Johnson practised a form of open autobiography. He found that periodical autobiographical writing was necessary, less as a form of confession than as a way to investigate and reconsider, through the dialogue between past and present, mankind's relationship to the world, to history and to the pursuit of truth. One's life constitutes the best-known material at one's disposal. In this sense, Johnson lets his individual memory interact with collective memory. The effort produces a literary image of Johnson's roots in Norrbotten and at the same time creates a landscape and a social world.

References relevant to my approach include the sociologist Maurice Halbwachs's notion of collective memory; autobiography studies from Wilhelm Dilthey to the present time, in particular Arne Melberg's notion of unfinished autobiography; the Swedish scholarly tradition that has examined proletarian literature and Eyvind Johnson's works, in particular Örjan Lindberger and Birgit Munkhammar; and Daniel Chartier's reflections on nordicity.

RANDI LISE DAVENPORT

Le premier positionnement dans le champ littéraire du « Nord du Nord » et l'imaginaire européen : *Les Travaux de Persiles et de Sigismonde, histoire septentrionale* (1617) de Miguel de Cervantès

Cet article se propose de montrer que le roman posthume de Miguel de Cervantès, *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda, historia setentrional* (1617) / *Les Travaux de Persiles et de Sigismonde, histoire septentrionale*, offre un exemple essentiel de l'imaginaire européen du « Nord du Nord » précisément à l'époque où le champ littéraire moderne se formait. Cervantès se sert d'une façon très subtile des données sur le Nord dans ce roman, en jouant sur les limites poétiques de la vraisemblance pour atteindre son propos narratif. Le présent travail analyse la manière dont l'auteur tire parti de la spécificité et de la matérialité.

DANIEL CHARTIER

La notion de « Nord » pour les Inuits

Dans les cultures occidentales, l'idée du « Grand Nord » et des territoires qui s'ouvrent au-delà de celui-ci, et notamment l'idée d'un « Nord du Nord », ont été de puissants vecteurs d'imagination et de création littéraire et artistique. S'ils existent dans la réalité (notamment dans celle de ceux qui y vivent), ces espaces imaginés – et peu explorés – ont été définis selon des paramètres qui en ont peu à peu posé les limites et les composantes, à tel point qu'ils ont fini par devenir un système de signes cohérent, qui a pu être repris et remis en question par de nouvelles œuvres pendant des siècles. La distance coloniale avec ceux et celles qui vivent sur ces territoires a permis d'ignorer le point de vue de ces derniers dans cette construction culturelle : le peu de connaissances du terrain a permis d'y superposer une représentation géographique imaginaire, forte et cohérente, qui se manifeste par la formidable puissance d'évocation du « Nord du Nord ». Aujourd'hui, les analystes tentent de décomposer l'« imaginaire du Nord » et de séparer les discours « de l'extérieur » et « de l'intérieur », mais la faiblesse du second, et la force du premier, font qu'il est difficile de ne pas confondre l'Arctique vécu et le « Grand Nord » imaginaire. Le tracé d'une frontière entre le monde connu et « l'au-delà » du Nord a assuré le maintien de ce pacte imaginatif, renforcé par l'idée que l'écoumène se terminait à un point donné et qu'il existait au-delà un espace de transcendance, blanc, vide et lointain, dont l'humanité occidentale avait besoin.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas tout à fait sortis de cet embrouillement entre imaginaire et monde vécu, comme l'illustre le flot continu de nouveaux livres, films, séries et représentations graphiques du Nord, en plus des discours médiatiques et touristiques qui participent à l'alimentation de ce système discursif qu'est l'imaginaire du Nord. Toutefois, ici et là pointent des tentatives de renversement des perspectives qui, à l'image des « tactiques » mises en lumière par Michel de Certeau, obligent à un réexamen des « stratégies » discursives et à une mise au jour des portées politiques de nos systèmes de signes.

De simples revirements – comme déplacer le Nord du haut au bas des cartes, enlever les frontières politiques et les remplacer par des aires culturelles, faire apparaître la toponymie autochtone sur l'espace blanc des cartes – font office de gestes tactiques qui forcent à réfléchir aux bases de notre conception de l'espace et à l'effet que peut avoir l'apposition candide d'un système imaginaire sur un espace réel, peuplé d'hommes et de femmes dont les points de vue n'ont pas été pris en considération dans l'établissement de l'imaginaire qui les concerne. Dans cette perspective, la fréquentation des Inuits¹ peut ouvrir un monde inattendu, inédit de notre point de vue, qui met en jeu les prémisses de notre conception simplifiée du Nord comme « Grand Nord » et comme frontière de la culture et de l'écoumène, tout au haut des cartes, dans un monde froid, posé comme inhabitable, inhabité et lointain.

Dans tous les cas, la multiplicité des points de vue sur l'objet est une condition première de sa remise en question, de son déploiement plus complexe qu'il n'y paraissait de prime abord. Le Nord a été simplifié pendant des siècles, et cela a joué un rôle essentiel dans notre conception entière du monde ; aujourd'hui, la « recomplexification »² du Nord et de l'Arctique rend possible la découverte de sa richesse plurielle, qui relativise certaines conceptions qu'on croyait absolues et qui permet des liens inédits.

Un « Nord du Nord » culturel et littéraire

La richesse des contributions de ce volume démontre que c'est bel et bien dans les textes et la littérature que l'on retrouve le « Nord du Nord », que ce territoire imaginé a fasciné les écrivains, leurs personnages et les lecteurs, et que sa radicalité a été multipliée par les points de vue, les époques et les perspectives culturelles. Dans tous les cas, nous constatons que cette variété permet de rendre compte de la complexité de l'objet culturel appelé « Nord » et de son rattachement à un système de signes. « Le Nord du Nord » se veut un prolongement du concept d'« imaginaire du Nord » qui, sans atteindre l'extrême

1 Dans cet article, en accord avec la politique de l'Institut culturel Avataq et celle de l'Office québécois de la langue française, nous accordons en genre et en nombre les termes en inuktitut les plus familiers. Nous avons toutefois laissé telles quelles les citations des auteurs qui ont choisi un autre usage.

2 Voir à ce sujet le petit essai, dont il sera question plus bas : Daniel Chartier : *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, Montréal : Imaginaire | Nord et Harstad, Arctic Arts Summit, 2018. Voir : carhi-pel.uqam.ca/11181.

limite que serait le « pôle Nord », impose toutefois une tension et une attente favorables à l'imagination.

L'expression populaire veut que l'on « monte » vers le Nord, alors que l'évolution historique démontre plutôt que le Nord recule constamment dans le temps, jusqu'à atteindre aujourd'hui sa plus faible extension, sous la menace d'une « disparition » complète. Le Nord représenté est donc bel et bien variable, tant selon la position du locuteur que selon l'époque à laquelle on écrit et lit les textes qui en font mention.

Dans *Dessins et cartes du territoire*, le romancier Pierre Gobeil écrit : « La route du Nord, elle allait encore plus loin que ce que l'on pouvait retrouver sur les cartes et nous savions que son rêve, c'était d'aller jusqu'au bout. »³ La matérialité du territoire et des routes qui permettent de s'approcher du « Nord », qu'elles soient terrestres ou maritimes, n'a souvent été que le prétexte à une recherche plus intime, voire transcendante, portée par la perception de vacuité du « Nord » et son potentiel de régénérescence. Rappelons à cet égard le désarroi de l'explorateur américain Robert Peary qui, atteignant le premier le pôle Nord en 1909, admet que la recherche qui l'a mené jusque-là avait un ressort intérieur : se situant à l'extrême du Nord, il sait que ses pas le mèneront désormais vers le Sud :

Quoique profondément conscient de ce que je laissais là, je ne perdis pas mon temps en adieux attendris au lieu qui avait été le but de ma vie. L'événement était accompli : des êtres humains avaient foulé aux pieds cet inaccessible sommet de la terre. Désormais, mon œuvre était au sud [...].⁴

Jack Warwick, dans son essai remarquable de 1968 sur *L'appel du Nord dans la littérature*, constate que la perception des mêmes territoires au cours de l'histoire varie considérablement, signalant une lente dispersion du « Nord » tel que le XIX^e siècle l'avait imaginé. Il écrit :

La marche inéluctable de la civilisation a pour résultat évident de faire reculer sans cesse la frontière des « pays d'en haut ». Il fut un temps où

3 Pierre Gobeil : *Dessins et cartes du territoire*, Montréal : L'Hexagone, coll. « Fictions », 1993, p. 31.

4 Robert Edwin Peary : *À l'assaut du Pôle Nord* [traduction de *The North Pole, its Discovery in 1909*], Paris : Pierre Lafitte & Cie, 1911 [1910], p. 293.

elle se situait [pour le Québec] aux portes de Montréal ; alors qu'à présent le terme s'applique communément à un concept historique désignant une région sise au-delà [...]. Et l'on continue d'utiliser ce vocable, « le Nord », avec la même élasticité [...]. Si fluides que puissent paraître ces concepts de géographie populaire, nous ne devons pas moins tenter d'en percevoir l'imprécision, afin de découvrir s'il en émerge des schèmes significatifs. Dans la littérature à connotation nordique, il est possible effectivement d'établir des classifications qui relient certaines façons de sentir à des régions bien précises [...]. Non sans de nombreux chevauchements, bien sûr – mais ils sont eux-mêmes significatifs.⁵

Un même mouvement se découvre pour les pays scandinaves, pour la Finlande, pour la Russie, pour le Canada et l'Alaska : c'est dire que cette conception du « Nord » n'est pas imperméable aux réalités physiques et géographiques, mais qu'elle est d'abord un mode de pensée, variable et pour ainsi dire vivant, qui se déplace sans cesse selon les courants, les époques et les perceptions.

L'imaginaire du Nord

Depuis des siècles,⁶ les artistes et écrivains du monde occidental imaginent et représentent le monde froid. Lorsque l'on regarde de plus près, on constate que celui-ci se décline en des imaginaires différenciés – le « Nord », la Scandinavie, le Groenland, l'Arctique, les pôles, voire l'hiver – qui se présentent le plus souvent dans un amalgame s'appuyant sur une simplification des formes – horizontalité – et des couleurs – blanc, bleu pâle, teintes rosées –, sur la présence de la glace, de la neige et de tout le registre du froid, sur des valeurs morales et éthiques – la solidarité –, mais aussi, à sa jonction avec un « au-delà » où commence l'Arctique, sur la fin de l'écoûmène européen et sur l'ouverture vers un monde « naturel », inconnu, vide, inhabité et éloigné : le « Grand

Nord ». L'ensemble de ces représentations forme un système de signes, que j'appelle ici par commodité « l'imaginaire du Nord ».

Comme tout espace représenté, le « Nord » est le produit d'un double regard, de l'extérieur et de l'intérieur, qui se partage entre les « représentations » du Nord et les œuvres des « cultures nordiques ». Les premières, fruits d'un imaginaire principalement allemand, français, anglais, puis états-unien, ne distinguent guère les différents espaces culturels du territoire et portent leur regard haut vers l'Arctique, le « Nord du Nord » et les pôles, avec peu de considération pour les cultures (inuites, sâmes, crie, innues, scandinaves, etc.) qui en sont issues. Les secondes ont parfois une extension hors d'elles-mêmes – c'est notamment le cas des cultures scandinaves, dont la réception en Europe bénéficie d'un préjugé nettement mélioratif –, ce qui pendant longtemps ne s'est pas appliqué aux cultures autochtones, qu'on a longtemps minorées, parfois avec l'objectif rhétorique de renforcer l'image d'un Arctique inhabité et inhabitable, souvent par des préjugés politiques et ethniques persistants. Quoi qu'il en soit, les « représentations du Nord » créées de l'extérieur et les « cultures nordiques » issues des territoires du « Nord » se rencontrent peu, se posent souvent comme des couches discursives différenciées, bien qu'elles soient toutes deux liées au même territoire de référence. Cette distance peut s'observer pour d'autres ensembles territoriaux représentés, mais l'imaginaire du « Nord », surtout du « Grand Nord », se distingue en ce qu'il s'est forgé sur le discours plus que sur l'expérience pendant des siècles, ce qui a accentué l'autonomie des couches discursives « de l'intérieur » et « de l'extérieur ». Rappelons pour mémoire que l'homme s'est rendu au pôle Nord il n'y a qu'un siècle alors qu'il l'imagina depuis des millénaires. Enfin, il importe de rappeler deux phénomènes sociopolitiques qui ont une incidence sur la représentation et la réception du Nord et de l'Arctique⁷ : d'une part, le contexte général du colonialisme autochtone, qui a renforcé la mise sous silence des aspects culturels et humains des territoires froids, et d'autre part, la tendance générale de gouvernance du « Nord », dominé par des capitales ou des puissances du Sud,

7 Ces deux tensions, l'une du colonialisme envers les Autochtones et l'autre du contrôle des territoires nordiques internes à chacun des pays arctiques à la faveur d'une exploitation des ressources au profit des régions situées plus au Sud, se retrouvent combinées avec intelligence en une même réflexion dans la pièce de théâtre politique norvégienne *Nordling. Et Ting for Nord*, qui force ses spectateurs à « voter » pour l'indépendance du « Pan-Arctica » face aux capitales des pays arctiques : « Nordling et Ting for Nord, en separatistbevegelse, en fest for den arktiske kolonien. » (« Le Nordling est une force politique pour le Nord, un mouvement séparatiste, un parti pour la colonie arctique. »), comme l'écrit son créateur, Amund Spilne Sveen. Voir leur site Web : <www.nordling.no> (consulté le 9 août 2019).

5 Jack Warwick : *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française* [traduction de *The Long Journey: Literary Themes of French Canada*], Montréal : Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1972 [1968], p. 20.

6 Une première version, plus longue, de cette partie a été publiée sous le titre « Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? » dans la revue *Études germaniques*, vol. 71, n° 2, 2016, p. 189-200, puis reprise sous la forme de livre plurlingue : Chartier (2018).

qui l'administrent en fonction de leurs connaissances (peu nourries par l'expérience) et de leurs besoins propres, avec les écarts que cela peut engendrer.

L'au-delà

Parler du « Nord du Nord » induit une réflexion sur la notion de frontière. De nombreux textes invoquent ainsi un « au-delà » qui permet de pénétrer dans un espace – le Nord, puis le Nord du Nord – défini par sa différence. En fait,⁸ de tout temps, la délimitation du « Nord » a soulevé des questions, notamment en fonction de sa variabilité selon les perspectives culturelles, disciplinaires et historiques. S'agit-il d'une direction ou d'un territoire, de réel ou d'imaginaire, d'absolu ou de relatif ? À tenter de le saisir, on comprend bien que le « Nord » ne peut pas se réduire au résultat d'un calcul géographique défini par la tradition, l'arbitraire, le consensus ou le politique. Le « Nord » requiert une réflexion d'ensemble, sensible à la manière dont on conçoit les liens entre les espaces géographique, imaginaire et culturel, tant en synchronie qu'en diachronie.

Dans de nombreuses œuvres, le « Nord » est donné comme un monde partiellement ou complètement inconnu, qu'on cherche à atteindre, à comprendre, à saisir et, parfois, à conquérir et à exploiter. Sa définition est donc prospective, mais inscrite dans un processus continu de réduction à mesure qu'il est découvert par l'exploration, la colonisation et l'exploitation. On dit ainsi que, diachroniquement, « le Nord remonte » à mesure que le temps avance. Cette impression, que l'on peut historiquement démontrer dans les contextes nord-américain et scandinave, est renforcée par ce que les géographes appellent « une diminution générale de la sévérité du Nord » au cours du dernier siècle. Nous devons considérer le Nord comme « une donnée spatialement dynamique. »⁹ Les frontières du Nord sont repoussées de plus en plus haut, le Nord devient moins sévère, moins froid et moins glacé, il est da-

8 Une version préliminaire, longue de cette partie a été publiée sous le titre « *Au-delà, le Nord* », in Maria Walecka-Garbalska, Stéphanie Bellemare-Pagé, Daniel Chartier et Alice Duhan (éd.) : *Le lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Stockholm (Suède) : Université de Stockholm et Québec : Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au pôle », 2015, p. 1-5.

9 Louis-Edmond Hamelin : *Écho des pays froids*, Montréal : Hurtubise HMH, coll. « Géographie. Les cahiers du Québec », 1975, p. 117.

vantage connu, habité et cartographié, ce qui conduit à une impression de disparition et d'urgence, qui renforce les schèmes culturels – et les inquiétudes environnementales – à la base de l'idée du Nord.

Les origines historiques de l'idée du Nord nous ramènent à un double concept de direction et de territoire, de point fixe et d'être changeant. Posé en des termes qui dépassent le réel, le culturel, pour atteindre l'imaginaire et la transcendance, le « Nord » tel qu'on le retrouve dans les textes contemporains est le fruit d'une longue accumulation de discours, issue de plusieurs strates historiques. Déjà dans l'Antiquité, le titre de l'œuvre d'Antoine Diogène reprend le terme « au-delà » : *Les merveilles au-delà de Thulé*. Cette œuvre révèle un territoire incroyablement doté de caractéristiques – alternance du long jour et de la longue nuit, par exemple – qui ont toujours cours pour décrire l'Arctique, alors que d'autres conduisent tout droit à un monde irréel, comme cette vision relatée plus tard par Photius, que les voyageurs, « en marchant vers le Nord, [...] arrivent dans le voisinage de la lune. »¹⁰ On retrouve cette idée de l'« au-delà » par lequel s'ouvre un monde qui nous est inconnu dans l'expression « Ultima Thulé », ainsi que dans la notion d'Hyperboréens. En somme, dès l'Antiquité, l'idée du Nord se forge aux confins du monde connu, et pose une frontière qui s'avère à la fois rhétorique, littéraire, intellectuelle et géographique. En étudiant la réception de la Thulé de Pythéas, Monique Mund-Dopchie constate que « pour les poètes latins de l'empire romain et des premiers royaumes barbares, [Thulé] incarne la limite septentrionale de l'écoumène, au-delà de laquelle surgit l'inconnu, l'inhumain. »¹¹

Cette idée d'un point marquant la limite entre le connu et l'inconnu prend ici la forme d'une frontière au-delà de laquelle apparaîtrait le Nord du Nord. Si les signes qui situent cette frontière varient, il n'en demeure pas moins qu'ils ont presque tous en commun d'être définis à partir du Sud et donc de suivre une trajectoire qui remonte vers le Nord. Les quelques exceptions que l'on trouve ici et là forment un contre-discours qui agit comme une prise de position politique, particulièrement chez des Inuits. La conséquence de ce regard du Sud sur le Nord est de créer une distorsion dans la perception de ce dernier, qui ne peut ainsi exister *en soi*, mais seulement *par rapport à*. Louis-Edmond

10 Photius : *Bibliothèque*. Tome 2, Paris : Les Belles Lettres, 1960, p. 145a-146a (= codex 166 « Antoine Diogène »).

11 Monique Mund-Dopchie : « La survie littéraire de la Thulé de Pythéas. Un exemple de la permanence de schèmes antiques dans la culture européenne », in *L'Antiquité classique*, vol. 59, 1990, p. 81.

Hamelin écrit qu'il faut tenter l'effort de nous rappeler que « le Nord constitue une sphère tout aussi ontologique que le Sud et [qu']il est également défini-toire. »¹² Dans plusieurs œuvres, on retrouve le terme « au-delà » pour désigner la frontière qui sépare le Sud d'un Nord marqué par l'inconnu. À titre d'exemple, on peut lire chez Louis-Frédéric Rouquette cette phrase qu'on pourrait retrouver dans bien d'autres textes, qu'il s'agisse de fiction, de récits d'exploration ou de traités de géographie : « Au-delà il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée des régions polaires où seules les glaces monstrueuses affirment la puissance divine. »¹³ Le terme « au-delà » sert ici de marque textuelle pour établir une frontière. Cette dernière peut aussi se manifester par différents éléments, dont « la fin de la route », le « bout des glaces habitées », « l'orée du bois », « la ligne des arbres », le dernier village, le dernier hôtel, le dernier poste, ou encore simplement par une limite imaginaire et invisible qu'il serait préférable de ne pas franchir, sous peine de ne jamais pouvoir revenir.

Il va de soi que la frontière qui délimite le Nord s'ouvre sur un monde différent de celui du Sud. Or, cette différence se mesure de manière variée, selon les auteurs. Pour l'un, le marqueur « au-delà » désigne un espace de froidure, pour d'autres, un monde de dangers, de terres stériles, de silence et de solitude, un univers où la justice ne peut plus vous atteindre, un espace de phénomènes lumineux inouïs, le lieu de l'hiver, ou encore la destination où l'on peut trouver l'immatériel de la transcendance, ce à quoi prépare déjà le registre dans lequel on peut inscrire la blancheur, la lumière, la vacuité et le silence. Par exemple, chez Pierre Perrault, le Nord est « au-delà » « comme une pensée, un mystère, une tentation permanente » ;¹⁴ chez Kenneth White, le Nord est le point d'arrivée du mystique ; chez Björn Larsson, le Nord est un horizon infini, « comme si on voyait au-delà de ce que l'on regardait ».¹⁵

En réfléchissant aux motivations des explorateurs arctiques, Barry Lopez suggérerait qu'ils étaient plutôt à la recherche d'une idée que d'un territoire, et que leur quête – certes physique, comme celle des personnages romanesques –

devenait existentielle. « Ils cherchaient des terres et des détroits dont ils connaissaient l'existence, mais qu'ils n'avaient jamais vus, et ils ne pouvaient pas croire qu'ils n'existaient pas quand ils ne parvenaient pas à les trouver. »¹⁶

Cette quête suggère certes un espace et des lieux, invente certes des territoires, mais elle ne peut que s'en dégager constamment puisqu'elle atteint à l'essentiel, à une recherche transcendante qui, pour nous qui cherchons à circonscrire le Nord, à la fois implique et brouille le réel.

Dans ce contexte, comment concevoir une cartographie qui serait propre au « Nord », à un territoire, à une direction et à un imaginaire qui se déploient selon des axes, des paradigmes et des forces à la fois parallèles et contradictoires ? Comment imaginer ce qu'on appelle dans d'autres contextes « des lieux », définis comme une somme de discours et d'expériences humaines qui concentrent en un point focal la mémoire, la pensée et les vies des hommes et des femmes qui les ont habités ? Comment concevoir les liens entre ces différents « lieux » du Nord, en tenant compte de la mobilité particulière de ce territoire et des distorsions imposées par la projection (imaginaire, politique et environnementale) du Sud vers le « Nord » ?

L'une des réponses se trouve dans la remise en question de nos propres projections, d'abord par l'exercice simple du renversement des cartes géographiques, puis par la considération des cultures issues du Nord, notamment de celle de la culture inuite.

Le renversement des perspectives

Les deux citations suivantes posent bien les balises d'un renversement des perspectives entre le Nord et le Sud ; l'une est tirée de la culture populaire, l'autre d'un essai. La première porte sur la notion de « montée » vers le Nord, et la seconde, sur le fait que les cartographes ont symboliquement – et volontairement – choisi de placer le Nord tout au haut, au-dessus des autres territoires, mais aussi que l'arrivée dans la plupart des communautés nordiques se fait depuis le ^{xx}e siècle par avion, ce qui a une incidence sur la perception du territoire et son rapport de continuité avec le reste du monde.

16 Barry Lopez : *Rêves arctiques. Imagination et désir dans un paysage nordique* [traduction de *Arctic Dreams. Imagination and Desire in a Northern Landscape*], Paris : Albin Michel, 1987 [1986], p. 265.

12 Louis-Edmond Hamelin : « À la rencontre du Nord et du Sud », in *Cap-aux-Diamants*, n° 56, « Au nord du Nord », hiver 1999, p. 19.

13 Louis-Frédéric Rouquette : *L'épopée blanche*, Paris : J. Ferenczi et fils, 1926, p. 195.

14 Pierre Perrault : *Le mal du Nord*, Hull : Venis d'Ouest, coll. « Passages », 1999, p. 29.

15 Björn Larsson : *Le cercle celtique [Den keltiska ringen]*, traduit du suédois par Christine Hammarstrand, Paris : Denoël, coll. « Thrillers Denoël », 1995 [1992], p. 106.

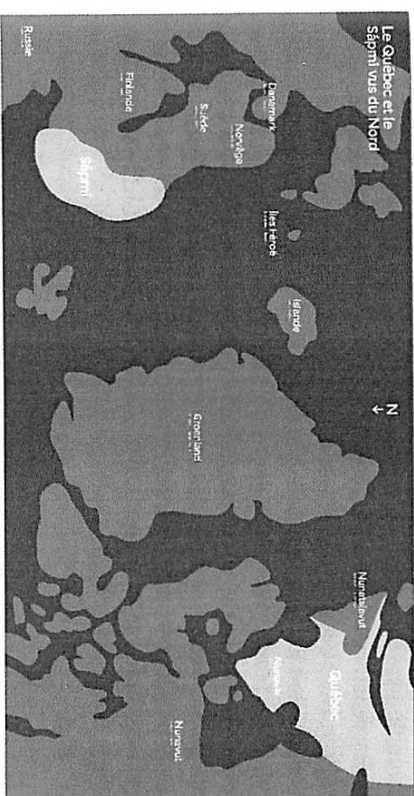
Monter vers le Nord. Dans le roman d'aventures *L'espion du Nord*, Eugène Achard écrit en 1954 ce qu'on pourrait retrouver tel quel dans plusieurs autres livres : « Pourquoi semble-t-il plus difficile de progresser vers le Nord ? Serait-ce parce que les cartes nous le représentent en haut, tandis que le Sud est en bas, nous donnant ainsi l'impression d'une ascension pénible, alors qu'il suffit d'une glissade pour se laisser aller vers le Sud ? »¹⁷ Cette idée que l'on doive « monter vers le Nord » et « descendre vers le Sud » n'est certes pas anodine : elle contribue à qualifier le Nord en termes de difficulté, d'effort physique et d'ascension transcendante, et inversement à disqualifier le Sud dans les termes opposés. Si l'on considère généralement que l'expression a sa source dans les transports sur les rivières et les fleuves (où on doit véritablement *remonter* ou *descendre* le courant), son extension générale au Nord relève d'une symbolique si répandue qu'on ne peut l'ignorer impunément.

Le Nord en haut. Barry Lopez rappelle dans ses *Rêves arctiques* que depuis des siècles, les cartes géographiques, puis depuis une centaine d'années, les voyages en avion, rendent le Nord plus abstrait, en accentuant l'impression vue de haut d'arriver dans un « au-delà », quand on atteint le Nord. Il écrit :

Pour un voyageur moderne, le paysage arctique [...] dérive largement [...] des heures passées à regarder des cartes vides de la région et à la survoler en avion. L'avion, comme la carte, déforme le sens de l'espace [...] en faussant la relation entre l'espace et le temps. [...] La formidable compression du temps et de l'espace qu'accomplit l'avion est sans équivalent dans les villages du Nord.¹⁸

Le géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin rappelait que l'Occident dispose d'un savoir limité et insuffisant sur « le Nord du Nord », notamment parce qu'il a été pensé dans une perspective vue du Sud comme un « bout du monde » à l'extrême périphérie des cartes et de la conception du monde : « le Nord [...] ne semble qu'une périphérie, répondant ainsi à une idéologie distante d'englobance. En fait, le Nord constitue une sphère tout autant ontologique que le Sud et il est également définitoire. »¹⁹ Ainsi, pour inverser cette

perspective, le Nord doit être pensé par lui-même, et non plus dans sa relation avec le Sud. Les conceptions, les langues et les cultures issues du Nord représentent pour ce renversement un réservoir d'idées auxquelles il faut confronter nos propres concepts.



Carte produite à l'occasion du « Printemps nordique », 2018. Exemple de renversement cartographique, dans lequel le Nord et le Sud ont été inversés, les frontières politiques ont été remplacées par les territoires culturels et le Sâpmi et le Québec ont été mis en évidence

Ces exercices peuvent même être ludiques. Lors du « Printemps nordique », une grande manifestation culturelle tenue à Montréal en avril 2018, la société d'État responsable des théâtres et de la diffusion²⁰ s'est associée aux chercheurs universitaires pour proposer une vision renouvelée des cultures nordiques. Elle nous a mandatés pour réfléchir, sous la forme d'une carte géographique, aux rapports entre les espaces circumpolaires et, plus précisément dans le cas de cette manifestation, aux moyens de faire prendre conscience aux Québécois de leur proximité avec les autres cultures du Nord, notamment du « Sâpmi », le territoire multinational occupé par les Sames, hôtes de l'événement. Avec une équipe de Harstad en Norvège, j'ai donc pu travailler à l'inversion des perspectives du Nord et du Sud, ce qui a donné un résultat que nous voulions d'une simplicité désarmante, mais qui causait un certain désarroi : sur un mur haut de deux étages avait été placée une carte schématisée vue

17 Eugène Achard : *L'espion du Nord*, Montréal : Éditions Eugène Achard et Librairie générale canadienne, 1954, p. 5.

18 Lopez (1987) : p. 257-258.

19 Hamelin (1999) : p. 19-22.

20 La Société de la Place des Arts.

du Nord (le Sud étant tout en haut) où étaient mis en avant non plus les frontières politiques, mais les territoires culturels, et qui rapprochait en exagérant leur étendue les territoires du Québec et du pays sâme. Le public cherchait d'abord à reconnaître quelques éléments familiers – le fleuve Saint-Laurent, l'Islande – mais il lui fallait un certain temps pour se retrouver dans cette carte pourtant assez fidèle de la réalité des territoires. Ceux qui tenaient aussi un format réduit de la carte entre leurs mains la retournaient, remplaçant le Sud en bas et le Nord en haut, puis revenaient à la représentation proposée. Ce simple renversement des perspectives imposait une adaptation : ce qui paraissait être le bout du monde devenait le centre, des territoires « voisins » semblaient désormais « lointains », enfin l'improbable relation est-ouest proposée par la perspective circumpolaire rapprochait en un tout jusque-là impensé les pays nordiques, le pays sâme, l'Islande, le monde inuit, le Labrador, le Nunavut et le Québec. Tout au loin, apparaissait faiblement « le Sud du Sud » : le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, les États-Unis.

Vu du Nord : les Inuits

L'invention du Sud

La création d'un « Nord » est récente pour les Inuits : elle découle d'une relation nouvelle avec le « Sud » colonial, qui s'est faite à des moments variables selon les territoires. Dans son introduction à la remarquable autobiographie de Taamusi Qumaq, *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau*, Louis-Jacques Dorais nous rappelle que pour les Inuits du Nunavik, aussi tardivement qu'au milieu du xx^e siècle, leur monde n'était pas encore intégré aux ensembles occidentaux et soumis à leurs modes de pensée et d'orientation :

Pendant sa jeunesse, l'auteur ne s'est jamais préoccupé de son appartenance ethnique ou nationale [...]. C'est un être humain (un *inuk*), parlant inuktitut et parcourant le pays des humains (*inuit*) pour s'y procurer ce qui était nécessaire à la survie des siens.²¹

21 Louis-Jacques Dorais : « Un personnage exceptionnel », in Taamusi Qumaq : *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau*, Québec : Les Presses de l'Université du Québec, coll. « Jardin de givre », 2009, p. 11.

Du point de vue de ceux que l'on considère comme les sentinelles du Nord et de l'Arctique, l'idée de vivre « au Nord du Nord », ou même au « Nord », ne fait donc pas sens. La poussée colonisatrice tardive²² des États « du Sud » forcerait les Inuits à cesser de se considérer comme au centre de leur propre monde. Rapidement, devant la présence grandissante des *qallunaat*²³ et de la pression qu'ils exercent pour que les Inuits abandonnent leur mode de vie traditionnel pour adopter ceux venus des colonisateurs, le terme « Inuit » cessera de signifier « les humains » et deviendra un gentilé. La pression occidentale « invente » notamment le territoire du « Nunavik »²⁴ (encore une abstraction pour Qumaq²⁵) et oblige à une nouvelle désignation pour ses habitants, d'abord comme des « Inuits », puis plus précisément comme des « Nunavimmiut ». En parallèle, l'adoption des concepts occidentaux déplace le territoire des Inuits du centre vers le Nord, puis vers le Nord du Nord. On peut donc avancer que du point de vue des Inuits de l'Amérique du Nord, c'est la colonisation de l'Arctique par le Sud au xx^e siècle qui invente les notions de « Nord », d'« Extrême Nord », de « Nord du Nord » et de « Grand Nord », et en introduit, de force, l'usage au sein des populations arctiques.

Ainsi, de leur point de vue, les Inuits (les humains) vivent dans « nuna » (le monde). Est-ce à dire que le « Nord » n'existe pas pour eux ? Louis-Jacques Dorais, en se référant aux travaux du linguiste Michael Fortescue,²⁶ est d'avis que le système d'orientation des Inuits s'appuyait plutôt sur les autres signes du territoire. Les Inuits n'utilisent alors le nord et le sud que dans leurs rapports coloniaux :

22 Avant la guerre froide, l'État fédéral canadien n'était pas ou peu présent dans l'Arctique, laissant les seules relations avec les Inuits aux soins des compagnies et des missionnaires. Il ne commence à s'y intéresser que dans les années 1950, à la faveur d'une affirmation de sa souveraineté, alors remise en question par les pays arctiques limitrophes.

23 Dans la langue inuktitut, ce terme désigne l'allochtone : celui qui n'est pas inuit.

24 Voir à ce sujet l'excellente analyse d'Éric Canobbio : *Géopolitique d'une ambition inuite. Le Québec face à son destin nordique*, Québec : Septentrion, coll. « Territoires », 2009, 372 p.

25 Taamusi Qumaq relate dans son autobiographie (Qumaq 2009) qu'il faut attendre une date aussi tardive que 1964 pour que les Inuits prennent conscience qu'ils forment ensemble une entité territoriale – le Nunavik – et que cette dernière est déterminée par rapport à un « autre », le « Sud » : « En 1964, les leaders inuit du Nord québécois se réunissent pour la première fois » (p. 94), « mais il a fallu attendre une autre année avant que les représentants des collectivités du Nord québécois puissent se rassembler pour discuter de l'autonomie politique » (p. 104).

26 Voir notamment Michael Fortescue : « Eskimo Orientation Systems », in *Meddelelser om Grønland*, coll. « Man and Society », n° 11, 1988, p. 3–30.

Les Inuit[s] ne s'orientent pas selon les points cardinaux qui nous sont familiers : nord, sud, est et ouest. Ils divisent plutôt l'espace de chacune des régions qu'ils habitent en deux à huit segments correspondant aux vents dominants localement. Les noms de ces vents sont souvent semblables d'une région à l'autre, mais leur direction n'est pas toujours exactement la même.²⁷

Ainsi, pour les Inuits, le Nord serait relatif quand il s'agit de s'orienter sur le territoire, mais absolu lorsqu'il est question de rapports coloniaux.

Par la suite, les déplacements forcés de populations inuites vers le haut-Arctique introduisent l'idée d'un douloureux Nord du Nord (il s'agit de Grise Fjord pour les gens d'Inukjuak²⁸) et celle d'un Sud injuste (il s'agit de Moose Factory où sont déplacés de force les malades inuits, adultes et enfants, vers l'hôpital).

La conception de l'espace

Il faut donc se poser la question : d'un point de vue interne, sans l'influence récente venue des cultures européennes, le Nord – et avec lui le Sud – existent-ils pour les Inuits ? On peut minimalement relever quatre obstacles à cette conception, et une réserve. Ils sont liés au concept de territorialité inuit (*munna*), à l'instrumentation, à la relation terre-mer, à l'usage du territoire, et enfin à la connaissance de la langue inuktitut.

Le concept de *munna*, à la base de la relation au territoire chez les Inuits, comme en témoignent les noms que ces derniers ont choisis pour désigner leurs entités politiques (*Nunavik*, *Nunavut*, *Nunatsiavut*, *Kalaallit Nunaat*), se traduit difficilement dans les langues occidentales, car il désigne à la fois un tout territorial, culturel, linguistique, un ensemble d'expériences, de savoirs, de nourritures, de guérison, de vie. Il veut littéralement dire « ceci qui correspond au centre », ²⁹ ce qui s'oppose à la représentation générale, qui place plutôt les territoires inuits à l'extrême Nord du monde.

²⁷ Louis-Jacques Dorais : « Terre de l'ombre ou terre d'abondance ? Le Nord des Inuit », in Daniel Chartier (éd.) : *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal : ImaginaireNord, coll. « Droit au pôle », 2008, p. 15-16.

²⁸ Sur ce déplacement forcé, voir notamment le film documentaire de Patricia V. Tassinari : *Broken Promises [Les exilés du Nouveau-Québec]*, Office national du film du Canada, 1995, 52 min.

²⁹ « En inuktitut moderne, le lexème *munna* est indécomposable, mais il pourrait provenir d'une racine *nu(n)-*, qui signifierait « correspondant au centre » et d'un suffixe *-na* jouant un rôle démonstratif (comme dans *una*,

Avant que les Inuits n'utilisent la technologie des GPS pour se guider lors de leurs expéditions de chasse, ils ne se servaient pas de la boussole, qui leur était inconnue et qui, de toute manière, ne serait pas efficace (parce que trop près du Nord magnétique). Il ne faut donc pas s'étonner si, dans ce contexte, les points cardinaux ne divisent pas l'espace. En hiver, la direction habituelle du vent, visible par l'orientation des congères, permet de se déplacer et de s'orienter avec plus de précision. Aussi, lorsque l'Inuit est en territoire familier, « la connaissance intime du terrain [lui] permet [...] de se repérer sans mobiliser des savoirs techniques sophistiqués. Pour cela, il apprend au cours de son enfance à lire le paysage selon une grille de lecture particulière. »³⁰ Le principal système d'orientation ne recourt pas à une division de l'espace en est, ouest, nord et sud.

Pour les Occidentaux, le territoire se termine à la berge : le droit prévoit d'ailleurs un statut particulier pour les plans d'eau, et notamment pour le bord de mer, frontière précise des États (compensée par un droit *maritime* de statut différencié). On parle donc de territoire pour désigner le territoire *terrestre*. Chez les Inuits, en revanche, cette conception ne fait pas sens, et le territoire ne s'arrête pas aux berges, puisqu'elles sont difficilement discernables par temps froid, car prolongées par la banquise. C'est pourquoi les pratiques de chasse et d'habitat ne se fondent pas sur une distinction nette entre les actions terrestres et maritimes.³¹ Une fois de plus, cette continuité du territoire vers la mer gelée impose un ordre du monde basé sur les surfaces, qui prévalent sur les concepts abstraits des directions, tel que le nord.

La connaissance intime du terrain n'est pas abstraite : elle est le fruit d'une accumulation d'expériences antérieures, de chasses, de parcours, de rencontres et de déplacements qui forment un réseau de lignes qui allient temporalité et territorialité. Collignon parle pour cela d'une « perception axiale » s'appuyant sur une composante empirique : « Le territoire est ainsi perçu comme organisé par un réseau de lignes [...] ». Cette perception axiale s'exprime nettement dans les cartes dessinées par les Inuits à la demande des explorateurs.³²

« ceci ou *sunna*, quoi ? – littéralement : « quelle chose ça ? ». La terre habitée serait donc définie comme « ceci qui correspond au centre » (Dorais 2008 : p. 11).

³⁰ Béatrice Collignon : *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*, Paris et Montréal : L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996, p. 74-75.

³¹ Béatrice Collignon écrit toutefois que des mois permettent de les opposer : *munna* (« la terre »), *hku* (« le couvert glacé », la banquise) et *tariup* (« le sel », « la mer »), *Ibid.*, p. 100.

³² *Ibid.*, p. 98.

Toutefois, et il s'agit d'une réserve importante, ces conceptions de l'espace, qui semblent laisser peu de place à une comparaison avec notre système des points cardinaux, sont basées sur un système de signes où la langue joue un rôle déterminant. Or, tout contexte autochtone contemporain en est un de bilinguisme, où une langue (autochtone) entre en concurrence avec une (ou des) langue(s) dominante(s). Il ne s'agit pas seulement de remplacer une langue par une autre, mais de devoir traduire, parfois maladroitement, des conceptions du monde par des mots qui en déplacent le sens. Nos systèmes temporel, légal, d'orientation, de rapport au territoire, d'organisation civile et de pensée s'imposent au système inuit ou entrent en relation avec lui, ce qui conduit à l'introduction de concepts nouveaux, traduits ou non, qui déstabilisent la pensée : ainsi, le Nord prend place comme concept, et *nuna*, qui représentait le « centre du monde », devient un concept *inuit* pour le Nord. Le savoir sur l'espace est dépendant de la connaissance de la langue inuktitut, mais aussi de ses relations avec les autres langues, qui en modifient la signification : « ce nouveau savoir se pense en anglais et non pas en *inuinnagtuq*, ce qui l'éloigne du précédent. »³³

Les revendications

Aujourd'hui, le contexte décolonial ouvre une ère critique où sont remis en question les échanges interculturels inégaux des derniers siècles, et où sont dénoncés les injustices, les drames et les violences qui en découlent. Les termes occidentaux deviennent ainsi suspects et sont des sources de tensions, de mises en question et de revendications : par exemple, la notion de « Nouveau monde » appliquée aux Amériques est dénoncée, vue comme masquant les génocides qui ont précédé l'immigration européenne, et l'effacement brutal des cultures autochtones. La recherche de nouveaux équilibres entraîne des luttes qui incluent la toponymie, mais aussi les systèmes de pensées et de signes, les langues et les imaginaires, dont la force politique est manifeste.

L'une de ces revendications politiques concerne la toponymie : pour restaurer la normalité du « centre », pour remplacer la vacuité du « Grand Nord » il faut faire apparaître sur les cartes les manières autochtones de nommer les lieux. La reprise du contrôle de la toponymie s'amorce par l'auto-désignation

³³ *Ibid.*, p. 197.

des territoires³⁴ (Nunavik, Nunavut, Nunatsiavut pour les Inuits) et par une stratégie de valorisation cartographique qui se superpose à celle des États. Enfin, un dernier mouvement permet de pousser la réflexion jusqu'à remettre en question l'universalité des concepts géographiques jusqu'ici usuels, dont celui de point cardinal et celui de « Nord » – et plus encore de ceux de « Nord du Nord » et de « Grand Nord ».

Ce « Nord du Nord » devient politique dans les revendications, notamment environnementales, comme en témoigne l'activiste environnementaliste et féministe Sheila Watt-Cloutier, pour qui le froid du Nord est une condition de survie culturelle. Pour elle, le fait que le froid est aujourd'hui menacé est le symbole de l'influence négative européenne et nord-américaine sur les Inuits : « We Inuit simply cannot have personal freedom, we cannot have choice, if we don't have the right to be cold, if our homeland and culture are destroyed by climate change. »³⁵

Cette volonté nette de revoir les désignations du Sud concernant les Inuits (Nord, « Grand Nord », Arctique) s'est récemment manifestée de manière structurelle par l'annonce en 2018 d'une « Stratégie nationale inuite sur la recherche » produite par la principale organisation inuite au Canada, l'Inuit Tapiriit Kanatami, dont la détermination à repenser les rapports de centre et de périphérie, et par conséquent la notion même du Nord appliquée au monde inuit, l'Inuit Nunangat, s'exprime sans équivoque :

L'Inuit Nunangat et sa structure de gouvernance démocratique devaient être utilisés dans les politiques et les pratiques de recherche à la place d'anciennes désignations comme « l'Arctique » ou « le Nord ». L'Inuit Nunangat est une région géographique, politique et culturelle distincte qui comprend la Région désignée des Inuvialuits (Territoires

³⁴ « Cette vision positive qu'ont les Inuit de leur nuna, et attachement qu'ils lui montrent, se reflètent dans les noms qu'ils donnent aux territoires issus des négociations des dernières décennies. Depuis les années 1970, les Territoires du Nord-Ouest [...] sont appelés *nunatsiavut*, « la bonne nuna ». Quand, en 1976, on commença à parler de détacher la partie orientale des Territoires du Nord-Ouest pour en faire une entité politique autonome à majorité inuit [...], on nomma tout naturellement le futur territoire *nunavut*, « notre nuna ». Et, lorsqu'au début des années 1980, les Inuit du Nouveau-Québec décidèrent de donner un nom à la contrée située au nord du 55° parallèle, ils la qualifièrent de *nunavik*, « la vaste nuna ». Enfin, depuis les années 1990, l'Association des Inuit du Labrador qualifie les territoires (partie septentrionale du Labrador terre-neuvien) dont elle a obtenu la gestion de *nunatsiavut*, « notre bonne nuna », combinant ainsi les notions de perception positive et d'appartenance. » (Dorais 2008 : p. 14).

³⁵ Sheila Watt-Cloutier : *The Right to be Cold*, Toronto: Allen Lane, 2015, p. 321.

du Nord-Ouest), le Nunavut, le Nunavik (Nord du Québec) et le Nunavut (Nord du Labrador).³⁶

On trouvera de semblables processus d'auto-désignation et de revendications politiques et linguistiques dans d'autres territoires circumpolaires, à des degrés divers au Groenland, dans le Sápmi, en Russie, au Japon et en Alaska. Ils ne remplaceront pas de sitôt les termes populaires pour désigner l'Arctique, et n'effaceront pas d'un coup les conceptions imaginaires du Nord, du « Grand Nord » et de l'Arctique, mais ils font désormais partie des forces en jeu pour concevoir et représenter ce que nous nommions jusqu'à récemment « le Nord du Nord ».

Le Nord de la réappropriation

Aujourd'hui, les peuples du Nord qui découvrent les récits et les relations à leur sujet venus du Sud prennent la mesure du processus contemporain de réduction de l'éloignement et constatent d'un œil critique les stéréotypes et valeurs coloniales des écrivains et scientifiques face au Nord. Cela leur donne l'impulsion pour une reconquête linguistique, littéraire et culturelle du Nord, par des textes issus du lieu qui se jouent des perceptions extérieures et tentent de remettre l'expérience au cœur du discours sur le Nord du Nord.

Bien qu'elles soient au premier plan des récits sur le Nord, la plupart des langues européennes n'ont pas prévu de vocabulaire pour décrire l'environnement et le climat des territoires froids et arctiques : elles doivent aujourd'hui s'ajuster par l'invention de néologismes pour rendre compte des particularités du territoire, mais aussi prendre en compte une évolution politique qui impose une révision des perceptions esthétiques, conceptuelle et sémiologique face à celui-ci.

Quoiqu'il en soit, toutes ces visions venues du Sud renforcent l'idée selon laquelle l'imaginaire du Nord serait construit d'un double regard : de l'extérieur basé sur les discours, de l'intérieur basé sur l'expérience, la culture et la connaissance du territoire.

Ce « Nord du Nord » demeure vague pour les géographes, mais riche pour l'imaginaire et la littérature. Cette dernière permet, par la diversité des points

36 *Stratégie nationale inuite sur la recherche*, Ottawa : Inuit Tapiriit Kanatami, 2018, p. 18.

de vue des écrivains et de leurs lecteurs, de produire des renversements et des remises en question qui « recomplexifient » le Nord. Aujourd'hui, nous devons aussi compter sur les peuples issus de ce « Nord » pour nous rappeler leur droit de s'opposer aux notions venues du Sud et de proposer leur manière de nommer le territoire qui, pour nous imaginaire, a été depuis toujours leur lieu de vie. Dans ce contexte, la littérature est le vecteur idéal pour suivre les évolutions des conceptions : source de stéréotypes, relais d'injustices, porteuse d'imaginaires, la littérature recèle tout à la fois la richesse, les paradoxes, les lieux de tension et la complexité du « Nord ».